



EDITORIAL

Ce numéro de notre gazette est entièrement consacré à la commémoration des bombardements de La Ferté-Saint-Aubin, les 15 et 16 juin 1940. Après le spectacle initié par la municipalité au mois de juin il nous a paru important que ces faits soient connus ou rappelés dans tous les foyers fertésiens.

Pendant ces deux jours 155 personnes furent tuées officiellement par les bombardements, les blessés furent innombrables, plusieurs bâtiments (l'église Saint-Aubin, la salle paroissiale de la Croix-Verte, le cinéma) furent endommagés, deux trains entrèrent en collision entre La Ferté-Saint-Aubin et Lamotte-Beuvron, faisant 13 victimes civiles et militaires

Ces événements tragiques précédèrent de peu l'arrivée des troupes allemandes dans notre commune...

**M. Clergeau,
Président de l'Association**

Juin 1940 à La Ferté-Saint-Aubin : témoignages

Plusieurs sources manuscrites nous ont permis de réaliser ce numéro :

- un article du « Républicain », journal local de l'époque,
- les souvenirs de monsieur Marcel Michou,
- ceux de Serge Karpinski,
- un document anonyme rédigé sur un agenda,
- un récit de monsieur Boucher,
- un texte de madame de Langle de Cary (née Mar-teau, habitant au château des Boistards),
- le témoignage de madame Thaïs Gillet/Berge sur le bombardement de la ferme familiale,
- une lettre de Pierre Dupré, un réfugié sous les bombes.

Vous pouvez consulter ces documents au Fonds local de l'association du patrimoine (ACSPF) dans les locaux de la bibliothèque municipale.



La ferme des Brossardières après les bombardements

SOMMAIRE

- | | |
|---|----------|
| • Juin 1940 à La Ferté-Saint-Aubin : les témoins | p. 1 |
| • 15 et 16 juin 1940 : La Ferté-Saint-Aubin bombardée | p. 2 à 4 |
| • Mardi 18 juin : arrivée des troupes allemandes | p. 4 |
| • L'Espoir | p. 4 |

15 et 16 juin 1940 : La Ferté-Saint-Aubin bombardée



Quelque part dans la campagne...

L'énorme encombrement de la route nationale

Devant l'avancée des troupes allemandes, les Français, pris d'une véritable panique, fuient dans une incroyable pagaille, empruntant particulièrement la Nationale 20.

« Depuis le milieu du mois de mai, les réfugiés passaient : d'abord ceux de Belgique, puis ceux du Nord, de l'Alsace, des Ardennes, de la Somme, de l'Oise, ... de Paris !

Le 13 juin, on commença de voir des soldats français isolés, mélangés à la longue suite des civils. Le 14 juin, la foule des civils et des soldats devient plus dense et les habitants ne voient pas sans appréhension ce défilé hétéroclite et impressionnant. ... Ici une femme dont le bébé n'a été nourri que de charcuterie depuis une semaine, plus loin une pauvre vieille se refuse à bouger, n'en pouvant plus. Un camion rempli de Belges passe lentement tandis que ses occupants récitent à haute voix leur chapelet. ...

Le 15 juin, le défilé est plus serré encore sur la grande route, une foule énorme est massée sur le Champ de

Foire. Des réfugiés munis de bidons font la queue devant le magasin de Madame Nicolet (pompe à essence) attendant les cinq litres qui leur permettront d'aller un peu plus loin... »

Un jeune Fertésien d'alors se souvient : « Flux ininterrompu des réfugiés fuyant les zones de combats. Plus de 10 millions de personnes sur les routes, les chemins, en camions, autos, charrettes tirées par des chevaux, à vélos avec remorques, à pied. »



Les institutrices de l'école du Centre, victimes des bombardements : (de d. à g.) Marguerite Pivet, Charles Munsch et Mireille Prieur.

Une personne venant d'Orléans en auto par la N20, note : « D'instant en instant, la foule se fait plus dense, on n'avance pas. Nous abandonnons la "terrible route" pour prendre les chemins latéraux... » Le lendemain : « Les soldats en débandade se mêlent aux réfugiés : autos, tanks, bicyclettes, piétons, gens haves qui ont faim. Je retourne à La Ferté à bicyclette, constamment obligée de descendre dans l'enfer de la grande route, avançant à peine parmi le troupeau humain. »

Samedi 15 juin : premier bombardement sur la N20 et sur la ville

Vers 17 heures : « Je monte à Saint-Aubin par le petit chemin en face du Pré des Rois. Soudain, fuite éperdue des gens vers les herbes : dans le ciel les sinistres avions avancent, ils sont trois. Je jette ma bicyclette, me couche à terre. "Dans le fossé !" me crie un



Le Variétés-Cinéma éventré

soldat. Crépitements, éclatements de bombes, fumée noire au dessus de La Ferté. Une bombe traverse le hangar de l'hôtel de la Croix Blanche, tue un homme. Une autre tombée sur la maison de monsieur Augé a tué deux sous maîtresses, une femme et son enfant (Marguerite Pivet, Mireille Prieur et son enfant). L'instituteur (Robert Munsch) a le bras arraché, il meurt peu après. Près du cinéma, la mère de l'épicière Dubois a les jambes arrachées et ne survivra pas.

Les avions se sont éloignés, je ré-enfourche ma bicyclette pour la jeter à nouveau : les avions reviennent ! Une femme près de moi s'affole, je m'étends avec elle : il n'est meilleur réconfort que de reconforter. Et, tandis que nous prions ensemble, on entend les bombes éclater. »

A Saint-Aubin : « Nous étions chez mes grands parents qui habitaient la première maison à gauche, en bas de la rue Haute. Des soldats français bivouaquaient sur le Champ Fleuri. Au passage des avions, un tirailleur a mis son fusil mitrailleur en batterie et a ouvert le feu. Les avions se sont mis à

tournoyer et à piquer sur leur cible. »

Dimanche 16 juin : second bombardement vers midi

Une famille sous les bombes à 3 kilomètres de La Ferté-Saint-Aubin : « Le dimanche 16 juin 1940, à environ 2 ou 3 kilomètres de La Ferté, la circulation était bloquée. Il était environ midi passé lorsque les avions sont arrivés qui ont largué leurs bombes. Tout le monde s'est couché sur le sol

proche, entre la nationale et la voie de chemin de fer. Mes parents ont été tués sur le coup. Ton papa, blessé aux jambes, a été transporté à La Ferté-Saint-Aubin où il a reçu les premiers soins puis à Issoudun où, amputé des deux jambes, il est décédé. Plus loin dans ce même champ d'autres bombes sont tombées. Il y avait des entonnoirs. Dans l'un d'entre eux, vu l'urgence, on a enterré dix sept autres personnes. »

En centre ville : « La débâcle est au summum : la nationale pleine à craquer. Des civils, valise à la main. Des vieillards poussent des landaus chargés de baluchons... Il est juste 12

heures, un vrombissement se fait entendre. Plusieurs vagues d'avions apparaissent au dessus de la ville en effectuant des balancements d'ailes et déjà se détachent les premières bombes. La foule est prise de panique. Les gens se cachent sous les charrettes, sous les camionnettes, se jettent à terre... On entend des cris. »

Sous les platanes du Champ de Foire, beaucoup de réfugiés se sont arrêtés pour se reposer et se restaurer. Les bombes y jettent l'horreur : « Des victimes étaient affreusement mutilées, des lambeaux de chair et de vêtements accrochés dans les branches des platanes, des cadavres déchiétés. »



Les décombres de la salle de la Croix Verte après les bombardements

Suite page suivante

A la ferme des Brossardières (au sud de Saint-Aubin, juste avant le chemin du Rothay) : « Nous nous sommes trouvés ensevelis, mes parents, mes deux soeurs, mes trois frères et moi-même, sous les décombres de notre maison. Nous avons eu la vie sauve peut-être à cause d'une grosse poutre qui est

tombée en biais... Nous sommes parvenus à nous dégager et nous sommes passés par une fenêtre. »

Après ce second bombardement, la plupart des Fertésiens quittent leur ville : « Nous sommes partis le dimanche vers 16 heures avec la famille Phélippeaux, Fortin et Beaufort, la grand-mère

dans la voiture à chien, nous avec nos vélos chargés de valises. »

Ces deux bombardements firent au moins 150 victimes. c'est la plus grande catastrophe connue sur le territoire de La Ferté-Saint-Aubin.

Mardi 18 juin : arrivée des troupes allemandes

« Il était 0 h 30 exactement, le mardi 18 juin, quand retentissent des coups dans la porte. Trois grands gaillards font irruption. Leurs casques touchent presque le linteau de la porte. Ils sont noirs de poussière, mitraillette à la main, masque à gaz en bandoulière et une pelle au ceinturon.

- Pas de soldats français ? Vous, pas peur des soldats allemands. Dormir tranquilles.

Puis vers 4 heures du matin, c'est l'arrivée du gros de la troupe.

Aussitôt levés, les soldats se lavent à la pompe.

Un soldat, se trouvant seul, me demande :

- Pas de papa ? Je lui dis :

- Papa, soldat. Pas de nouvelles. Il me répond :

- La guerre, grand malheur. Bientôt retour.

Dès qu'ils étaient deux, ils ne parlaient pas. Ils se méfiaient les uns des autres.

Le soir des premiers jours, c'est la grande fête. Ils jouent de la musique et chantent à pleine voix en sautant assis à l'envers des chaises. Cramponnés au dossier, ils envahissent la chaussée. Ils liquident les bonnes bouteilles qu'ils trouvent sur place. »

L'ESPOIR

Qui, à La Ferté-Saint-Aubin, a entendu, ce même 18 juin, l'Appel du général de Gaulle à la radio de Londres ?

« Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant rien n'est perdu.

Rien n'est perdu parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour ces forces écraseront l'ennemi.

Voilà pourquoi, je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance. »

(Extrait de la Proclamation « A tous les Français » reprenant les termes et les thèmes de l'Appel.)

Petite flamme de l'espoir, encore si fragile, qui va peu à peu éclairer et réchauffer le cœur de beaucoup de Français.

